Poètes d’aujourd’hui face à notre temps

S’il existe un cliché à propos de notre communauté et de sa poésie, c’est bien celui d’une « Belgique [francophone], terre de poètes », et c’est même une image en forme d’hyperbole : « le pays à la plus forte densité de poètes au kilomètre-carré ». Il est vrai qu’une histoire riche et variée, nombreuse en grandes figures, petits maîtres et poètes mineurs, peuple nos anthologies et nos bibliothèques. Mais s’il s’avère que ce cliché n’est peut-être plus aussi vrai qu’au 20e siècle, il est d’autant plus intéressant de faire le point, en se demandant ce qu’il en est aujourd’hui de la poésie francophone de Belgique, près de 200 ans après l’indépendance du pays, 135 ans après la véritable naissance de cette poésie (la création de la revue *La Jeune Belgique* en 1881), cent ans après la première guerre mondiale, dans ces années 2000 qui paraissent déjà bien s’éloigner de l’après-guerre de nos parents.

En plus d’un siècle, les générations se sont succédé, tout comme les courants poétiques. Mais on sait que le syncrétisme et l’éclectisme furent souvent le mode de progression d’un paysage moins marqué par les débats et les conflits que, par exemple, le champ français. Il en va de même de nos jours, et l’assez grande diversité d’écritures poétiques qui se manifeste aujourd’hui constitue, peu ou prou, l’héritage d’un passé qui s’appelle symbolisme et modernisme, mais aussi néo-classicisme et surréalisme — ces deux derniers courants étant les seuls à s’être quelque peu affrontés sur la durée.

La poésie belge est souvent lyrique, parfois épique, elle peut se confronter aux arcanes de la pensée ou s’intéresser au quotidien, pratiquer l’humour et l’autodérision ou tenter l’aventure de la philosophie ; elle est minimaliste et baroque, sa parole est directe ou se cristallise dans maints hermétismes.

On ne prétendra pas ici dresser un état des lieux exhaustif de la poésie francophone actuelle, mais plutôt glaner parmi les parutions les plus récentes (2011-2014) quelques œuvres intéressantes ou marquantes, représentatives ou novatrices, recommandables ou enthousiasmantes — presque en toute subjectivité. La photographie partielle d’une diversité, de la vitalité persistance d’une poésie qui perdure à travers les générations — avec une attention particulière aux jeunes.

Saluons néanmoins et d’abord quelques disparus récents : Joseph Noiret (1927-2012), héritier du surréalisme et fondateur de Cobra puis du groupe Phantomas, et dont l’œuvre a sans cesse dialogué avec celle des artistes ; Madeleine Biefnot (1930-2013), dont les brefs poèmes touchent à la pureté du mystère, de la surprise et de l’évidence ; Michel Lambiotte (1921-1913), le poète du regard et de la profondeur du sens teinté d’absolu (lire le choix *90 poèmes*, Le Taillis Pré, 1911) ; Jean-Claude Pirotte (1939-2014) et ses poèmes aux vers harmonieux et bancals, d’apparence légère mais innervés par la mort, mais aussi la nostalgie, la jouissance, l’air du temps, une sagesse du quotidien.

Quelles raisons animent le poète d’aujourd’hui ? Pourquoi encore écrire de la poésie ? De quoi et comment habiter le poème ? À l’instar des autres poésies nationales, que la nôtre paraît rejoindre depuis la fin du siècle précédent, le poète d’aujourd’hui est un homme ou une femme qui s’interroge sur soi-même et sur sa place dans le monde, mais aussi sur les propriétés et les limites du langage, ses pouvoirs créateurs et ses pièges. Plus que jamais le poète moderne écrit avec les mots, en dépit de leur usure, mais à partir d’eux. Écrire en s’appuyant sur les mots, c’est pour lui jouer des tons, des rencontres et des contrastes. En une poésie de quête ou de pure création, il porte souvent les marques du désabusement de l’homme, mais aussi un même et différent besoin de voir, de raconter et de dire, l’intime et le monde, les autres et soi, la folie et la raison.

Dans son tout récent livre *Trèfle incarnat*, Rose-Marie François se fonde sur la contemplation de tableaux de Bacon et de Klee, et sur l’immersion de son regard sous la surface de l’œuvre pour laisser sourdre le poème, en un mouvement double et ambigu qui, tout en s’abandonnant à la chose vue, ménage une marge d’une ouverture du sens où poète et lecteur dialoguent.

Les livres récents de Philippe Jones ont la grâce d’un art poétique sobre, grave et lumineux, en vers simples et proses rythmées, où le poète s’interroge sereinement sur son identification aux éléments de la nature, sur la possibilité de l’écriture, mais aussi sur la mort des êtres aimés, et sur l’équilibre à trouver entre sens et ordre du monde.

La démarche de Christian Hubin est plus radicale que jamais : quelques mots sur la page, fragments qui paraissent prélevés sur des textes insaisissables, syntagmes sans phrases, aux constructions impossibles. Le lecteur est face à une expérience-limite, sans aucune référence ni aucun référent auquel s’accrocher, sans possibilité de construire sa propre ligne. Et pourtant il y a du concret, les mots véhiculent toujours du sens, condition inévitable de la poésie. C’est peut-être cela que veut dire le poème. On a l’impression d’un ciel noir (ce qui est paradoxal, vu la blancheur de la page à peine marquée de quelques mots) où affleurent fugacement des bribes de discours témoignant d’une présence. Il faut saluer cette opiniâtreté sans concession.

En deux importants volumes, Yves Namur a rassemblé les traces les plus marquantes de son parcours, en deux périodes distinctes : de 1975 à 1990, une poésie de l’inachevé, du morcelé, de l’elliptique, qui inscrit le sujet dans le langage et dans le paysage, en un véritable travail de la voix, parfois contre elle-même ; puis l’écriture s’est faite questionnement, chez ce poète du doute, mais aussi du désir de posséder les choses, à la pensée intime et humaine.

C’est qu’une part de la poésie de Belgique est à la frontière des discours et des genres, en s’approchant, chez plusieurs poètes, de la philosophie, ou du moins d’une pensée méditative qui exprime, sur un mode moins lyrique, moins concret aussi, la même crise et les mêmes doutes, avec pour objet, toujours, pensée et langage.

Dans *Le Rire de Démocrite,* Christophe Van Rossom, explore un nouveau sous-genre, intelligent et borgésien, entre essai et poèmes en prose, où se convoque toute la référence culturelle et personnelle de l’auteur, avec humour, impertinence, profondeur, surprise, célébration.

Ce sont aussi de courtes proses de réflexion poétique qui, dans *Nœud noué par personne* de Serge Núñez Tolin, renouvellent une veine bien présente dans notre poésie, en explorant le thème cher à François Jacqmin de l’incompatibilité des mots et des choses, et de l’aporie des premiers à dire les secondes, mais sans jamais s’éloigner d’un versant concret, celui du corps et des objets.

Entre pensée et notations, la poésie moderne se nourrit de la prose, et du prosaïque. Le lyrisme est critique, habité lui aussi par le doute, ou du moins la nécessité de chercher sa parole au-delà d’une nostalgie du chant et des formules rebattues. Quelques exemples :

Dans sa poésie du sujet, le philosophe Jacques Sojcher part en quête mémorielle de son passé, de son ascendance, de son identité, de sa survie à ses parents, de sa vie amoureuse et sexuelle, sans aucune complaisance, fût-ce envers la note dramatique. Dans ce bilan à la fois clinique, désabusé et drolatique, le propos est sobre, le langage et la pensée sourdement mis en crise.

Les vers simples de Marc Dugardin flirtent joliment avec le prosaïque. Réflexions ou interrogations sur l’écriture et la musique, petites anecdotes épiphaniques : Dugardin livre une philosophie du quotidien et de l’émerveillement, sans grands mots ni nihilisme. L’expression est travaillée jusque, parfois, dans son apparent refus d’un contrôle absolu. Ces poèmes courts forment une sorte de carnet de notes, des tranches de pensées et de sensations, sans lourdes conclusions morales.

Dans *L’Envers*, Anne Penders tisse et pulvérise une forme toute en notes discontinues, bouts de phrases, formules, questions abstraites et concrètes, dispositifs typographiques multiples, en un livre tout à la fois bloc, fleuve et patchwork, pour tenter d’aborder par la bande le thème de l’au-delà des choses, de leur secret, de la valeur de l’expérience. Ici le prosaïsme, voire l’anti-poétique, créent une nouvelle écriture, inventive et parcellaire.

L’écriture de Corinne Hoex réalise le tour de force d’être à la fois minimaliste et sensuelle. Les poèmes sont très courts, verticaux, simples. En une extraordinaire économie de moyens, avec une justesse de ton exempte de toute mièvrerie, la locutrice se confronte à un thème intime, qu’il s’agisse de la peur suscitée par la nature, ou de sa fusion avec elle ; ailleurs, elle évoque des moments d’été passé par une petite fille avec sa grand-mère, leur complicité, le jardin, les fruits, les fleurs, la tendresse, la gourmandise.

La sagesse, pour peu qu’elle constitue l’horizon du poème, peut prendre les voies de l’humour et de la concision, et l’on obtient le haïku moderne. Dans u nrecueil récent, Werner Lambersy s’y est essayé, avec bonheur, l’essentiel étant bien sûr d’actualiser et de dévoyer quelque peu l’esprit japonais. Ici l’esprit le dispute au poétique : « Tout liquide frappé par une droite répond par un cercle » ou « Ramassant un grain de sable souviens-toi tu changes le monde ». D’ailleurs, « Un haïku parfait ne doit jamais ressembler à un haïku parfait ».

On cite souvent un des impératifs qui s’imposent au poète moderne, celui d’inventer sa propre langue. Mais qu’est-ce à dire ?

Vincent Tholomé poursuit avec inventivité une œuvre d’abord destinée à la performance orale. Cela n’empêche pas de *lire* *Calvalcade*, d’abord pour sa forme typographique étudiée, qui aligne les mots selon les anaphores ou les paronomases, et qu’émaillent des petits dessins des personnages, C’est l’histoire d’animaux dans un pré situé dans l’univers, qui décide d’envoyer un des leurs chercher un pré plus vert. C’est incongru, à moitié loufoque et très second degré. C’est très répétitif et discontinu à la fois, faussement prosaïque mais volontairement anti-poétique, une espèce d’épopée en creux, à lire dans sa tête ou à tue-tête.

Par contraste, chez Elke De Rijcke, l’expression de soi et la quête d’identité peuvent passer par la fusion à un degré jamais atteint d’une progression et d’une discontinuité, d’une intensité dans le boitement, d’une syntaxe propre qui suscite l’émotion poétique autant, sinon davantage, que le propos qu’en informe. L’hésitation et l’imperfection féconde le disputent aux bonheurs d’expressions, sans pathos ni complaisance, mais avec une sourde violence faite à la langue, au sujet, à son interlocuteur. Chaque mot, chaque phrase contribue à la construction du sujet par sa propre parole.

Se connaître et se dire en toute sobriété est aussi la quête de Karel Logist dans son dernier recueil, *Desperados*, qui tranche à tous points de vue avec son œuvre antérieure, dont la qualité n’est plus à dire. Ici la voix va au plus cru, au plus direct, à l’explicite : désir, attente, sexe, tout se dit sans fards, sans la pudeur d’autrefois. Logist redéfinit la poésie d’amour à l’ère moderne.

Serge Delaive a sa manière à lui d’être poète : une modernité entre prosaïsme et rhétorique spontanée, sans guère de trace d’une quelconque tradition, mais sans tonitruance non plus ; un art du vers qui se laisse lentement découvrir et goûter ; une thématique parfois noire, comme la tentation du suicide. Mais aussi le quotidien, les souvenirs, les voyages, la présence des autres, et aussi une pensée de la poésie disséminée dans le poème, nullement pédante : existentielle. Les poèmes de Delaive ne donnent jamais la sensation d’une beauté recherchée ou construite. La beauté est pourtant là. En cette fin d’année 2014 paraît un long et superbe poème consacré à la *Meuse fleuve nord* (éd. Tétras Lyre), où le poète parcourt tout autant sa propre vie que le cours du fleuve : magistral !

Quant à Laurent Demoulin, il n’est guère d’écriture plus directe que la sienne, et pourtant obstinée à donner *forme* à l’expérience douloureuse du deuil et de la mort des proches. Cathartique, existentielle, la poésie trouve chez lui une fonction qui rapproche, et rassemble, lecteur et poète. Avec Laurent Demoulin, chacun se retrouve sujet en vie. C’est aussi ce qu’il atteint quand, passant de ce lyrisme retrouvé, au sens le plus noble du terme, il passe à l’épopée et le conte pour aborder l’histoire.

Mais tout dire n’est ni possible au poète, ni sans doute souhaitable. S’exposer est un choix. Le repli ou la franchise sont des voies qui peuvent se combiner.

On l’a compris, les poètes choisis jusqu’ici sont bien de leur temps : ils le vivent, l’observent, le traduisent en mots, en images, en émotions, et chacun assume sa propre forme de modernité.

Il en va de même de la génération plus récente : les jeunes poètes sont confrontés à la quasi nécessité d’innover, non seulement dans les formes et les modes, mais dans la conception même de l’écriture poétique. Ils travaillent à nouveaux frais la syntaxe, la fabrique des images ou la rhétorique. Leurs vers et leurs proses ont quelque chose de neuf, et de violent. Avec ces jeunes poètes-là, la poésie ne s’édulcore jamais : question de temps…

Ainsi, les vers de Nicolas Grégoire (1985) sont courts, très courts, nerveux ; amorces de phrases, syntagmes épars, anacoluthes, une langue désossée figure un monde du vide dont le référent n’est pas toujours perceptible, même si corps et sentiments (telle la haine) sont présents et s’incarnent en un lexique souvent trivial et prosaïque, et si l’on perçoit l’évocation larvée du drame, de la douleur, du monde contemporain.

Le vers est aussi, dans une forme plus sage mais retravaillée, l’instrument exclusif d’Éric Piette (1983) dans son premier recueil. Quand il évoque voyages ou relations humaines et familiales, une brutalité implicite de l’expérience se fait sentir, en filigrane. Cela touche au désespoir, à la dépression au suicide, tout en jouant d’une musique rythmique et syntaxique originale.

La prose est certainement la forme renouvelée qu’affectionne toute une frange de cette génération. Une prose souvent dense, charriant les images discontinues d’une réalité éclatée, inextricable, viscérale, cruelle, absurde. Le monde n’est plus directement décryptable, il est d’abord l’objet d’une expérience traduite dans une langue incertaine et pertinente, qu’elle soit baroque ou chirurgicale.

Cette prose alterne avec des vers aussi élaborés et personnels que ceux de Grégoire chez Alexis Alvarez Barbosa (1980). Avec des tonalités insolites, désabusées, critiques et même cyniques, une froideur brûlante, il distille les paradoxes et les aphorismes. Le poète veut se « délivrer du dérisoire », et à ça semble devoir servir le poème, véritable « exercice de chute » dans un monde sans fond. La poésie comme exercice — ascèse ?

Plus ludique, plus jouissive sont les « exercices d’évasion » d’Hubert Antoine. À ces courtes proses à teneur éthique et gnomique se mêlent parfois des touches imagistes ou des notes d’humour cocasse. Le tout dessinant une posture morale face à la vie et à la société, le poète montre que même la gratuité à sa profondeur. Les vers alertes de *Tohu-bohu et brouhaha* charrient d’inimitables images absurdes, produits d’alliance de mots inouïes et improbables. Mais ce qui paraît de prime abord une réinvention ou un détournement de l’imagerie surréaliste la plus libre et la moins sérieuse finit toujours par faire toujours sens au second degré. Ça parle avec désinvolture, de la relation, de la poésie, de l’amour, de la mort, de tout. Ça paraît ne vouloir rien dire et parler pour parler, mais ça brasse le monde et l’expérience. C’est une fête des mots et de leurs mariages contre nature. Comme une essence de la poésie régénérée. C’est jubilatoire et jamais ennuyeux.

Enfin, le plus en vue de ces jeunes poètes est sans doute Antoine Wauters, dont les textes jouent sur la confusion des genres, entre prose poétique et récit, ni poème ni roman : autre chose. Ses trois livres travaillent une prose haletante, tour à tour touffue et nette, qui explore ou invente une mémoire tendre et douloureuse.

Tels sont les poètes de notre langue et de notre communauté qui se signalent aujourd’hui. Avec mesure pour les uns, violence pour d’autres, avec pudeur ou franchise, ils ne se placent ni dans la confiance aveugle aux mots, ni dans la totale aporie de la pensée ou du langage, mais chacun à sa manière écrit dans un entredeux, un espace où se logent le sujet et le monde qu’il habite et affronte, une parole jamais achevée, toujours perdue et restaurée

Exercice de chute, d’évasion, de lucidité, de cruauté, de questionnement, exercice du regard ou du dire, de cri ou de silence, de possession ou de fuite, le poème survit.

Références des recueils ;

Hubert Antoine, *Exercices d’évasion*, Le Cormier, 2011 ; *Tohu-bohu et brouhaha*, Le Cormier, 2013.

Alexis Alvarez Barbosa, *Exercices de chute*, L’Arbre à paroles, 2014.

Serge Delaive, *Art farouche*, La Différence, 2011 ; *Meuse fleuve nord*, Le Tétras Lyre, 2014.

Laurent Demoulin, *Même mort*, Le Fram, 2011 ; *Ulysse Lumumba*, Le Cormier, 2014.

Elke De Rijcke, *Västerås*, Le Cormier, 2012 ; *Quarantaine*, Tarabuste, 2014.

Marc Dugardin, *Quelqu’un a déjà creusé le puits*, Rougerie, 2012.

Rose-Marie François, *Trèfle incarnat*, Le Cormier, 2014.

Nicolas Grégoire, *Ses restes / en somme*, Le Taillis Pré, 2011 ; *D’être et de tête*, Le Taillis Pré, 2014.

Corinne Hoex, *Rouge au bord du fleuve*, Bruno Doucey, 2011 ; *Juin*, Le Cormier, 2011 ; *L’Autre Côté de l’ombre*, Le Tétras Lyre, 2012.

Christian Hubin, *Greffes*, Corti, 2011 ; *Neumes*, L’Étoile des limites, 2012.

Philippe Jones, *Couleurs d’un éveil*, Le Cormier, 2010 ; *Parenthèses*, Le Cormier, 2013 ; *D’espace en domaines*, Le Taillis Pré, 2013.

Werner Lambersy, *À l’ombre du bonsaï*, L’Âne qui butine, s.d.

Karel Logist, *Desperados*, L’Arbre à paroles, 2013.

Yves Namur, *Un poème avant les commencements. 1975-1990*, Le Taillis Pré et Le Noroît, 2013 ; *Ce que j’ai peut-être fait*, Lettres vives, 2013.

Serge Núñez Tolin, *Nœud noué par personne*, Rougerie, 2012.

Anne Penders, *L’Envers*, Le Cormier, 2012.

Éric Piette, *Voz*, Le Taillis Pré, 2011.

Jacques Sojcher, *C’est le sujet*, Fata Morgana, 2014.

Vincent Tholomé, *Cavalcade. Poème anthropophage*, éd. Le Clou dans le fer, 2012.

Christophe Van Rossom, *Le Rire de Démocrite*, La Lettre volée, 2012.

Antoine Wauters, *Césarine de nuit*, Cheyne, 2012 ; *Nos mères*, Verdier, 2014 ; *Sylvia*, Cheyne, 2014.